

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Ernesto De Martino, *The Land of Remorse. A Study of Southern Italian Tarantism*

Giordana Charuty



Édition électronique

URL : <http://lhomme.revues.org/20672>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 489-491

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Giordana Charuty, « Ernesto De Martino, *The Land of Remorse. A Study of Southern Italian Tarantism* », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2008, consulté le 08 janvier 2017.

URL : <http://lhomme.revues.org/20672>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2017.

© École des hautes études en sciences sociales

Ernesto De Martino, *The Land of Remorse. A Study of Southern Italian Tarantism*

Giordana Charuty

RÉFÉRENCE

Ernesto DE MARTINO, *The Land of Remorse. A Study of Southern Italian Tarantism*. Translated and annotated by Dorothy Louise Zinn. Foreword by Vincent Crapanzano. London, Free Association Books, 2005, 332 p.

- 1 MISE EN CHANTIER il y a plus de dix ans, la traduction anglaise de *La Terre du remords* de l'anthropologue italien Ernesto De Martino est enfin parue chez un petit éditeur londonien grâce à la persévérance d'une jeune anthropologue américaine, Dorothy Louise Zinn, qui conduit, elle-même, des recherches en Italie méridionale. Soulignons d'emblée la qualité de cette entreprise éditoriale : outre le souci de restituer au plus près tant la rigueur conceptuelle que la valeur littéraire du texte démartinien, la traductrice a enrichi cette version anglaise d'un ensemble de notes, distinctes de celles de l'auteur, qui explicitent la terminologie, souvent déroutante, introduite par le chercheur italien pour définir le registre d'efficacité du travail rituel ainsi que des références culturelles peu familières aux lecteurs anglo-saxons. Au cœur du livre, on retrouve le minutieux montage de photographies, réalisées en 1959 par Franco Pinna, lequel décrit comme une succession de séquences filmiques le cycle chorégraphique d'une des plus célèbres tarentulées – Maria de Nardò – et les gravures qui, comme un *flash back*, donnent à voir les formes médiévales du rite curatif, ainsi que les savoirs « naturalistes » mobilisés aux siècles suivants, par les médecins laïcs et savants cléricaux. C'est là un parti pris éditorial qui mérite d'autant plus d'être signalé que cette part visuelle du texte démartinien a disparu dans la réédition française de l'ouvrage¹. Sont également conservées toutes les

annexes, y compris celle de l'ethnomusicologue Diego Carpitella qui avait inexplicablement disparu dès la première édition française, chez Gallimard, en 1966. Enfin, une brève notice biographique et un commentaire incisif complété par une bibliographie sont proposés, en avant-propos, par Vincent Crapanzano (pp. VII-XIV).

- 2 L'enquête retrace, on s'en souvient, l'histoire culturelle d'une formation religieuse mineure d'origine médiévale, centrée sur la cure rituelle de maux symbolisés par la piqûre d'une araignée mythique – la tarentule – dont le venin est expulsé grâce aux pouvoirs exorcistes de la musique, de la danse et des couleurs. À partir des formes résiduelles observables dans le Salento, De Martino reconstruisait les différentes interprétations du « tarentisme » produites dans le cadre de la magie naturelle, puis de la pensée des Lumières, avant que les médecins positivistes ne s'en saisissent pour le soustraire à son intégration au culte de saint Paul. Il entendait ainsi renouveler la compréhension de la lancinante question méridionale en inscrivant dans la mémoire culturelle de la toute jeune République italienne les premières représentations, ô combien raffinées, de ce « vert paradis des amours perdues et des rêves de gloire inassouvis » à l'horizon du « remords » de la tarentule. En France, les critiques qui ont recensé l'ouvrage lors de sa parution au printemps 1966 ont plutôt invité les lecteurs à inscrire « les possédés des Pouilles » parmi de plus sauvages cultes de possession en contexte christianisé – adeptes haïtiens des cérémonies vodu ou sectateurs des cultes afro-américains du candomblé – accentuant, ainsi, une perspective comparative ouverte par l'auteur. Passé ce premier engouement, il faudra attendre le début des années 1980, avec l'intérêt renouvelé pour le « sens du mal » et la refondation d'une ethnologie de l'Europe, pour que quelques chercheurs questionnent les procédures d'enquête mises en œuvre, afin d'ordonner la diversité des institutions et des savoirs qui se sont affrontés autour de la définition du « tarentisme » : un débat prolongé par la traduction française de l'étude consacrée, par Clara Gallini, à la variante sarde de ce complexe culturel, quelques années après l'enquête demartinienne dans le Salento².
- 3 Vincent Crapanzano souligne, d'emblée, que De Martino est à l'anthropologie italienne ce que Franz Boas représente pour la discipline aux États-Unis, Marcel Mauss pour la France, Bronislaw Malinowski pour l'Angleterre : une référence fondatrice constamment présente dans l'espace national, mais largement ignorée en dehors de son pays d'origine (p. VII). Et, après avoir rappelé les ouvrages précédents de l'auteur, il note très justement que *La Terre du remords* est beaucoup plus qu'une ethnographie du tarentisme : « c'est un traité sur la méthode et l'interprétation en ethnologie historique » (p. IX). Reprenant avec hésitation le terme « exorcisme » employé par De Martino pour qualifier la procédure curative, Crapanzano souligne – à la différence de Gilbert Rouget voyant dans le tarentisme un culte de possession ne pouvant se déclarer comme tel – la nécessité, pour les acteurs eux-mêmes, de préserver l'ambiguïté de la relation entre victime et agent agresseur. Il rappelle la prégnance d'un marxisme gramscien sous-jacent à l'explication sociologique en termes de « misère psychologique ». Enfin, prolongeant le comparatisme méditerranéen proposé par l'auteur, il esquisse une brève confrontation avec les rites de possession des Hamadsha, dans le Nord marocain, qu'il a lui-même étudiés³.
- 4 En revisitant le « tarentisme », soit dans le cadre d'une histoire religieuse et culturelle régionale, soit dans celui d'une histoire sociale des sciences à l'échelle européenne, plusieurs études ont, cependant, conduit à repenser l'identification des conflits de savoirs, de pratiques et de compétences que De Martino avait cru pouvoir proposer. Tandis que David Gentilcore a mis l'accent sur le pluralisme thérapeutique qui était de

règle dans l'Italie moderne⁴, Gino L. Di Mitri a, plus récemment, proposé une analyse du débat biomédical sur le tarentisme au cours du XVIII^e siècle, en mobilisant, outre les textes les plus cités, une vaste gamme d'écrits imprimés ou manuscrits qui ont circulé entre le royaume de Naples et l'Angleterre, la France, la Suède⁵. Pluralisme thérapeutique ou complémentarité hiérarchique entre les praticiens et les recours, les cas exposés et les cures pratiquées conjointement par clercs, médecins, empiriques, musiciens articulent, de façon plus complexe que ne le suggérait l'anthropologue italien, les grandes dichotomies – piqûre réelle ou imaginaire d'un insecte venimeux, désordre somatique produit par le venin, mélancolie ou troubles neuro-psychologiques – historiquement à l'œuvre dans la définition d'un mal emblématique.

- 5 L'alternative entre deux lectures de l'action rituelle pensées comme mutuellement exclusives – pratique exorciste ou culte de possession masqué – perd, en outre, une grande partie de sa pertinence dès lors que l'on remet au centre de l'analyse les liens constamment instaurés, dans l'Europe chrétienne, entre désordres convulsifs et diverses figures de saint. Plutôt que d'échafauder d'hypothétiques continuités entre cultes orphiques de la Grande Grèce et cures musicales du tarentisme –, thèses historiquement invérifiables mais qui participent, aujourd'hui, y compris en se glissant dans le cadre d'une histoire des sciences, à la réélaboration culturelle d'un nouvel exotisme du Sud – il vaut mieux cesser d'opposer des éléments païens et chrétiens au sein des modalités d'identification et de traitement du « mal de saint Paul », comme variante locale de tous ces « maux de saints » qui mobilisent, dans la coutume chrétienne, d'amples réseaux sémantiques incluant une diversité de figurations animales⁶.
- 6 Cependant, en cette année où les anthropologues italiens s'apprêtent à célébrer le centenaire de leur père fondateur, souhaitons que cette édition anglaise relance, dans le monde anglo-saxon, un intérêt renouvelé pour les anthropologies autochtones de la Méditerranée.

NOTES

1. Institut d'édition Sanofi-Synthelabo (« Les Empêcheurs de penser en rond »), 1999.
2. Clara Gallini, *La Danse de l'argia. Fête et guérison en Sardaigne*. Suivi de *Contribution socio-psychiatrique à l'interprétation de l'argisme sarde par Giovanni Jervis et Michele Riso*, trad. Giordana Charuty et Michel Valensi, Lagrasse, Verdier, 1988.
3. Vincent Crapanzano, *The Hadmasha. A Study in Moroccan Ethnopsychiatry*, Berkeley, University of California Press, 1973.
4. David Gentilcore, *Healers and Healing in Early Modern Italy*, Manchester-New York, Manchester University Press, 1998.
5. Gino L. Di Mitri, *Storia biomedica del tarantismo nel XVIII secolo*, Firenze, Olschki, 2006. Curieusement, cet ouvrage, d'une part, développe un minutieux travail historiographique qui restitue toute l'ampleur des débats sur le tarentisme à l'âge des Lumières, d'autre part ignore les travaux d'anthropologie du christianisme qui lui éviteraient le recours « magique » ou idéologique au vocabulaire de la transe qui fait l'impasse sur la description ethnographique.

6. Je me permets de renvoyer à la lecture que j'en ai proposée dans *Folie, mariage et mort. Pratiques chrétiennes de la folie en Europe occidentale*, Paris, Le Seuil, 1987.